



LES FILLES PAUVRES



A PARIS. — HELENE.

LES parents d'Hélène habitent, rue de Verneuil, au cinquième étage, un appartement très étroit.

Le salon, assez grand, est meublé de vieux meubles du temps de l'Empire. Un tapis râpé couvre le parquet; des étagères, faisant encoignure, sont chargées de chinoiseries sans valeur et de mauvais goût. Quelques livres à reliure chamarrée d'or couvrent, rangés symétriquement, un guéridon à dessus de marbre dont les pieds vermoulus tremblent au premier pas que l'on fait dans le salon. Des rideaux étroits, prétentieusement attachés aux patères par des noeuds de rubans, garnissent les fenêtres; un piano discordant, couvert de musique, ouvert d'une manière menaçante, occupe l'endroit le plus apparent de cette pièce.

L'amour du luxe, la gêne, la misère même, se devinent à mille détails impossibles à dire, et je ne sais quel froid morne qui vous saisit en entrant. On ne s'appuie pas dans ces vieux fauteuils fanés, la raideur même de leur forme est un obstacle. On n'ose toucher à rien. On sent que ces livres étalés sur la table n'ont jamais été ouverts; la fraîcheur de leurs tranches dorées affirme la misère de tout le reste.

C'est un samedi, et chez Hélène, ce jour-là, on reçoit; c'est-à-dire que de sept à dix heures il vient des visites. Hélène, parée d'une robe de taffetas mauve misérablement ornée d'imitation de dentelles noires fait avec sa mère les honneurs de la maison. C'est-à-dire qu'ellealue les arrivants et reconduit jusqu'à la porte les visiteurs qui se retirent.

Ces espèces de réceptions ont pour but de se procurer des invitations, car les invitations et les présents, voilà la fortune d'Hélène.

C'est sur celles-là et sur ceux-ci qu'elle compte pour faire un beau mariage.

Son père, M. Morin, est commandant en retraite et Hélène a été élevée à Saint-Denis. Elle a conservé des relations avec ses amies de pension. La plupart d'entre elles sont riches, et Hélène qui les voit ne croit pas pouvoir agir autrement qu'elles.

Mme Morin, levée à cinq heures du matin, le jupon retroussé, à peine couverte d'une camisole d'indienne, les pieds perdus dans de vieilles bottines éculées, frotte et balaye la maison, prépare le déjeuner et prend les plus grandes précautions pour ne pas éveiller Hélène. La pauvre femme pense que la fraîcheur de sa fille est le plus beau de son avoir.

À onze heures, Hélène, les cheveux sur les épaules, la figure bouffie, enveloppée dans une espèce de peignoir malpropre, les mains couvertes de vieux gants

déchirés sort enfin de sa chambre en se plaignant, se regarde en faisant la moue et joue, en attendant le déjeuner que sa mère prépare, un morceau de musique à grand effet, sur lequel elle compte pour briller le soir.

Car le soir, voilà le seul moment où elle essaye de vivre; elle fait toilette, elle va chez ses amies riches, les accompagne partout, fait des frais d'esprit pour leur plaisir et surtout pour être remarquée.

Son intérieur n'existe pas, elle n'existe que pour le moment où elle sortira de chez elle.

Si une amie vient, par désœuvrement, la chercher pour la promenade; elle est prête en un clin d'œil. Elle chausse sur des bas malpropres des bottines de satin, elle jette sur ses jupons rapiécés une robe de soie. Un mantelet de dentelle qu'elle avait un jour emprunté, et qu'on ne lui a jamais redemandé, couvre ses épaules. Elle est leste et prend dans la voiture de son amie des attitudes nonchalantes; elle croque avec elle les plus dispendieuses friandises. Elle est riche chez les autres.

En rentrant chez elle, elle regarde sous le pied des chandeliers et y trouve quelquefois dix ou vingt francs que des âmes charitables y ont laissés. Sa mère s'en empare pour aider à la dépense de la maison. Quant à travailler, quant à gagner sa vie, elle n'y pense pas, et si on le lui proposait, elle répondrait qu'elle n'est pas née pour cela.

Hélène rentra un soir en disant à sa mère qui grelottait auprès du feu éteint, en raccommodant d'affreuses chemises :

—Figure-toi que je viens, je crois, de rencontrer mon affaire chez Mme Mirault. Il y avait ce soir un jeune homme charmant, fort élégant, qui a fait la plus grande attention à moi; il ne m'a pas quittée de la soirée. Mme Mirault me faisait de petits signes. Je crois que c'est une affaire qui va marcher. Il a l'air riche, ajouta-t-elle en jetant son châle sur une chaise.

Crois-tu, continua-t-elle en regardant sa mère d'un air triomphant, que c'est en restant enfermée ici que j'aurais trouvé cela?

La bonne femme ôta ses lunettes et lui dit tristement :

—Mais est-il riche comme tu le crois? Que fait-il?

—Je te dis qu'il est aussi élégant que le comte de C.

—Tu sais bien que cela ne prouve rien, dit la vieille en pliant son ouvrage.

Puis elles se couchèrent, l'une rêvant une riche corbeille de mariage, des voitures, un château, etc., et l'autre rêvant qu'elle avait répandu une tasse de lait, et que c'était tout ce qu'il y avait dans la maison pour la vie de la journée.